

# PHALÈNE

## DJABRIL BOUKHENAÏSSI

*Les Phalènes ? ou La Vie de n'importe qui. La Vie en général. Ou Instants de vie ou Les Vagues.*  
V. Woolf, Journal, 2 juillet 1929<sup>1</sup>

*Pendant un instant tout pencha, vacilla dans l'incertitude, l'ambiguïté, comme si une grande phalène  
ombrageait de ses ailes flottantes l'immensité solide des tables et des chaises.*  
V. Woolf, Les Vagues<sup>2</sup>

### DJABRIL BOUKHENAÏSSI

Né en 1993 en France  
Vit et travaille entre Paris et le Perche

#### exposition

du 3 mars au 20 avril 2024

#### vernissage

dimanche 3 mars  
14h-18h

#### galerie Sator Komunuma

43 rue de la Commune de Paris  
93230 Romainville

#### horaires

mercredi — samedi  
10h-18h

et sur rendez-vous

Lise Traino  
+33 (0) 6 89 46 02 84  
lise@galeriesator.com

[www.galeriesator.com](http://www.galeriesator.com)

La phalène comme perle, la phalène comme irruption dense et fragile – danse – de vie. Apparition, disparition, mouvement binaire, comme le battement de ses ailes. Comme le sac et le ressac des *Vagues* aussi. Que voir dans ce battement ? Qu'entendre dans cette « voix de la mer » ? La répétition du Même, ou bien davantage « la mer toujours recommencée » qui propage ses ondes, et jusqu'où ?

Comme les vagues « se rassemblent, basculent et retombent », le temps s'écoule, goutte à goutte, écoulement régulier, uniforme, lisse, répétition sans différence. Mais parfois, tout soudain prend forme, celle d'un instant, d'un moment où « tout » nous semble se concentrer, où tout nous paraît se rassembler. L'intensité d'un « moment d'être » avec d'autres êtres, comme l'intuition d'une totalité de joie qui n'a pas figé les mille et un mouvements de vie, ces ondes si douces qui ont donné à ce temps d'un séjour dans le Perche, pour nous qui étions les invités de Djabril Boukhenaïssi, cette vibration mémorable sans jamais l'avoir voulue telle au moment de la vivre, dans une légèreté allègre, où rien ne pesait ni ne posait : être accueilli, se réunir, se trouver là mais surtout se trouver bien, partager un repas, vaquer, rire, lire, jouer, s'allonger au soleil, veiller, parcourir la campagne le temps d'une promenade, regarder un paysage, regarder les tableaux. Et, mais nous ne le savions pas, être regardés par Djabril. « Le temps fait tomber sa goutte », mais elle s'est alors faite pour nous promesse de tenir, retenir en elle ce temps singulier, au moment même pourtant où tremble l'imminence de sa dispersion, son évanescence, au bord d'être et de ne plus être. Deux, trois jours ont passé, et ç'aurait pu n'être que le goutte à goutte ordinaire du jour qui vient après l'autre, scansion faible, comme c'est le plus souvent que nous les vivons, sans les sentir vivre en nous, *perpetuum mobile* indifférent, nous comme lui, et « des miettes de nous-mêmes se dispersent. » Deux, trois jours de ce printemps, dans la maison et l'atelier de Djabril Boukhenaïssi ont passé, mais une goutte de temps s'est formée non pour disparaître : en elle nous avons vécu ; elle nous a rendus plus vivants, nous a peut-être permis de ressentir le « sentiment de l'existence » en une effusion sans effusions, simple, douce, dense. Forme mouvante mais close, close mais mouvante, membrane, bulle, elle nous a embrassés, comme nous l'avons embrassée dans sa brièveté. Vint le départ, et le silence de se refermer sur notre passage éphémère. Mais cette goutte de temps aura été de celles qui se déposent en nous, et prennent la consistance d'une perle, immatérielle, invisible en notre intériorité émue.

Ce sont les tableaux de Djabril Boukhenaiïssi ici présentés qui auront pris le soin de la re-susciter, en retrouvant ses nuances absentes à nouveau visibles et plus encore présentes, en un mot, sa vibration sensible protéiforme et pourtant une, fondue comme en une certaine lumière, en une certaine couleur, en une certaine inflexion ou tonalité, sans jamais que cette unité ressentie ne vienne réduire sa multiplicité. « Fixer l'instant dans une ultime tentative » dit l'une des voix des *Vagues*, tout « comme » le font les tableaux de Djabril Boukhenaiïssi, qui s'efforcent à la promesse de rassembler le multiple sensible mouvant<sup>3</sup> de ce qui a été dans le temps et l'espace, en l'unité d'un tout autre espace, celui, limité, de la toile, qui doit trouver pourtant à se dé-limiter pour qu'en elle reparaisse tout ce qu'elle n'est pas, la vibration des et du temps, plus encore sans doute, de la durée, son bruissement, son tremblé, sa profondeur, son grain (l'utilisation si singulière du pastel par le peintre venant cerner dans un poudroïement les contours de formes-membranes, estompées, ouvertes, mouvantes, discontinues, fugitives à l'image de ce que « nous » sommes, et que semblent si bien (in)définir ces mots de Bernard dans *Les Vagues* : « Nous sommes bordés de brume. Nous sommes un territoire sans substance. » ; les choses et les êtres tremblent parce qu'ils ne sont pas encore, et parce qu'ils ne sont plus, en passe d'être, en passe de n'être plus) en somme les intensités de cette durée, apparues, disparues sans l'être, mais bien irréllement réapparues sur la toile peinte.

« La phalène peut entrer »<sup>4</sup>...

L'on n'aurait rien dit de ces jours passés avec Djabril Boukhenaiïssi chez lui si l'on ne rapportait pas cette circonstance... élective ? : par une soirée de ce printemps, une phalène de grande envergure vint tout soudain cogner la fenêtre de la salle où nous nous tenions, à l'identique ou presque de la scène rapportée par Vanessa Bell à sa sœur Virginia en mai 1927<sup>5</sup>, et qui fit sur cette dernière une impression si vive qu'elle innervera toute la rédaction des *Vagues*... Le vol ce soir-là par la fenêtre de cette phalène, qui plus est que Djabril déposa entre les mains d'une petite fille prénommée Clarissa, saisie par la solennité de cet instant si fugace, rythmé par le battement régulier et serein des ailes, comme celui d'une respiration, semble condenser peut-être ce qu'il aura entrepris de peindre : déposer dans la main ouverte de la toile l'éphémère envol d'un moment, de ce moment où l'apparition d'un papillon woolfien aura oscillé dans nos esprits entre dispersion purement hasardeuse, et troublante onction symbolique... Comme la fragile possibilité sinon de faire sens, au moins de faire un signe. A wave.

*Il bat de l'aile, il s'envole. Il bat de l'aile, il s'efface.  
Il bat de l'aile, il réapparaît.  
Il se pose. Et puis il n'est plus. D'un battement, il s'est effacé dans l'espace blanc.  
[...] Mais je demeure sur place, le contemplant, fasciné par son apparition, fasciné par sa disparition.*

Henri Michaux, *La Vie dans les plis* (1949)

Rémi Manier

1\_ trad. de l'anglais par C.-M. Huet et M.-A. Dutartre, Paris, Stock, 2008

2\_ trad. de l'anglais par Cécile Wajsbrot, Paris, Le bruit du temps, 2020

3\_ « Nous n'avons sous les yeux, à bien les regarder, que des choses mouvantes : le monde est le mouvant. Mais comment connaître les mouvements mêmes du mouvant ? Il semble que Bergson nous mette face à une contradiction : d'un côté, il faut renoncer à penser le mouvement en termes discontinus, cesser de réduire le mouvement à des « instantanés » ou à des « immobilités juxtaposées » ; d'un autre côté, la saisie du mouvement – l'intuition, l'image – ne se fait que sur le mode du « vague » et « surtout du discontinu ». Notre pensée, écrit bien Bergson, n'éclaire le phénomène que comme « une lampe presque éteinte, qui ne se ranime que de loin en loin, pour quelques instants à peine ». L'intuition capte le mouvant pour autant que, comme lui – puisqu'elle est immanente –, elle passe, telle un papillon, apparaissant et s'« évanouissant » presque aussitôt dans le ciel opaque de l'intelligence humaine. » G. Didi-Huberman, *Phalènes, Essais sur l'apparition*, 2, Paris, Les Éditions de Minuit, 2013.

On peut songer ici également aux mots de Henri Michaux dans « Dessiner l'écoulement du temps » in *Passages* (1950) :

« ... Au lieu d'une vision à l'exclusion des autres, j'eusse voulu dessiner les moments qui bout à bout font la vie, donner à voir la phrase intérieure, la phrase sans mots, corde qui indéfiniment se déroule sinueuse, et, dans l'intime, accompagne tout ce qui se présente du dehors comme du dedans.

Je voulais dessiner la conscience d'exister et l'écoulement du temps. Comme on se tâte le pouls. Ou encore, en plus restreint, ce qui apparaît lorsque, le soir venu, repasse (en plus court et en sourdine) le film impressionné qui a subi le jour. »

4\_ V. Woolf, *Journal*, 23 juin 1929

5\_ Le 3 mai, Vanessa avait écrit à Virginia de Cassis une lettre où elle rapportait la venue d'une gigantesque phalène cognant la vitre et les efforts de R. Fry et de D. Grant pour la capturer. Le 8 mai, Virginia répond : « À propos, ton histoire de phalène me fascine tellement que je vais écrire quelque chose. J'ai passé une heure à ne penser qu'à toi et aux phalènes après ta lettre. »

Visuel : La Phalène, huile et pastel sur toile, 46 x 38 cm

# PHALÈNE

## DJABRIL BOUKHENAÏSSI

*The Moths ? or The Life of anybody. Life in general or Moments of Being or the Waves.*  
V. Woolf, Journal, 2 juillet 1929<sup>1</sup>

*All for a moment wavered and bent in uncertainty and ambiguity, as if a great moth sailing through the room had shadowed the immense solidity of chairs and tables with floating wings.*  
V. Woolf, The Waves

### DJABRIL BOUKHENAÏSSI

Born in 1993 in France  
Lives and works between  
Paris and Le Perche

#### exhibition

from 3rd March to 20th April 2024

#### opening

Sunday, 3rd March  
2pm-6pm

#### galerie Sator Komunuma

43 rue de la Commune de Paris  
93230 Romainville

#### opening hours

wednesday — saturday  
10 am - 6 pm

and by appointment

Lise Traino

+33 (0)6 89 46 02 84  
lise@galeriesator.com

[www.galeriesator.com](http://www.galeriesator.com)

The moth as a pearl, the moth as a fragile and dense irruption - a dance - of life. Appearance, disappearance, a binary movement, like the flapping of its wings. Like the sack and surf of The Waves. What can we see in this beating ? What do we hear in this "voice of the sea"? The repetition of the Same, or rather "the sea always beginning anew", spreading its waves, and to where?

As waves "gather, tumble and fall again", time flows, drop by drop, a regular flow, uniform, smooth, repetition without difference. But sometimes, all of a sudden, everything takes shape, that of an instant, a moment when "everything" seems to concentrate, when everything seems to come together. The intensity of a "moment of being" with other beings, like the intuition of a totality of joy that did not freeze the thousand and one movements of life, those gentle waves that gave the time of a stay in the Perche, for us who were Djabril Boukhenaïssi's guests, this memorable vibration without ever having wanted it to be so at the time we experienced it, in a light-hearted lightness, where nothing weighed or posed: to be welcomed, to come together, to find ourselves there, but above all to find ourselves well, to share a meal, to go about our business, to laugh, to read, to play, to lie in the sun, to stay up late, to roam the countryside for a stroll, to look at a landscape, to look at paintings. And, as we didn't know, to be looked at by Djabril. "Time drops its drop", but then it made a promise to us to hold on, to retain within itself this singular time, at the very moment the imminence of its dispersion trembles, its evanescence, on the verge of being and no longer being. Two, three days have passed, and it could have been just the ordinary drop by drop of the day that comes after the other, a faint scansion, as we most often experience them, without feeling them alive in us, an indifferent perpetuum mobile, us like it, and "crumbs of ourselves scatter." Two, three days of this spring, in Djabril Boukhenaïssi's house and studio, have passed, but a drop of time has formed, not to disappear: in it we have lived; it has made us more alive, perhaps enabled us to feel the "feeling of existence" in an effusion without effusions, simple, soft, dense. Moving form yet closed, closed yet moving, membrane, bubble, it embraced us, as we embraced it in its brevity. Then came departure, and silence closed in on our fleeting passage. But this drop of time will have been one of those that settles in us, and takes on the consistency of a pearl, immaterial, invisible in our moved interiority.

It is Djabril Boukhenaiïssi's paintings presented here that have taken it upon themselves to resurrect it, by rediscovering its absent nuances, now visible and even more present, in a word, its sensitive vibration, protean yet single, fused as a certain light, a certain color, a certain inflection or tone, without this felt unity ever reducing its multiplicity. "Fixing the moment in a final attempt"<sup>1</sup>, says one of the voices in *Les Vagues*, just as Djabril Boukhenaiïssi's paintings do, striving to bring together the multiple, sensitive, shifting aspects of what has been in time and space, in the unity of an entirely different space, the limited space of the canvas, which must nonetheless de-limit itself so that everything it is not can reappear, the vibration of time and, perhaps even more so, of duration, its rustle, its tremor, its depth, its grain (the painter's singular use of pastel to define the contours of faded, open, moving, discontinuous, fugitive membrane-forms in the image of what "we" are, and which Bernard's words in *Les Vagues* seem to (in)define so well: "We are bordered by mist. We are a territory without substance"; things and beings tremble because they are not yet, and because they are no longer, in the process of being, in the process of no longer being) in short, the intensities of this duration, appeared, disappeared without being, but quite irrevocably reappeared on the painted canvas.

« The moth can enter »\* ...

We wouldn't have said anything about the days we spent with Djabril Boukhenaiïssi at his home if we hadn't reported this... elective circumstance? On a spring evening, a large moth suddenly struck the window of the room where we were sitting. A scene almost identical to the one Vanessa Bell recounted to her sister Virginia in May 1927, and which made such a vivid impression on the latter that it permeated the entire writing of *Les Vagues*... The flight through the window of this moth, which Djabril placed in the hands of a little girl named Clarissa, captured by the solemnity of this fleeting moment, punctuated by the regular, serene beating of the wings, like that of a breath, seems to condense perhaps what he undertook to paint: to deposit in the open hand of the canvas the ephemeral flight of a moment, a moment in which the appearance of a Woolfian butterfly will have oscillated in our minds between purely haphazard dispersion, and troubling symbolic uncton. ... Like the fragile possibility, if not of making sense, at least of making a sign. A wave.

*It flutters, it flies away. It flutters, it fades.*

*It flutters, it reappears.*

*It settles. And then it no longer is. In a flutter, it vanished  
into white space.*

*(...) But I remain in place, contemplating it, fascinated by its  
appearance, fascinated by its disappearance.*

*Henri Michaux, Life in the folds\* (1949)*

Rémi Manier

1\_ « Before our eyes, if we look closely, we see nothing but moving things: the world is the moving. But how can we know the very movements of the moving? Bergson seems to be confronting us with a contradiction: on one hand, we must stop thinking of movement in discontinuous terms, stop reducing movement to «instantaneous» or «juxtaposed immobilities»; on the other hand, we can only grasp movement - intuition, image - in the mode of the «vague» and «above all the discontinuous». Our thinking, Bergson writes, only illuminates the phenomenon like «an almost extinguished lamp, which only comes back to life from afar, for a few moments at a time». Intuition captures the moving thing insofar as, like it - since it is immanent - it passes, like a butterfly, appearing and 'vanishing' almost immediately in the opaque sky of human intelligence»\*. G. Didi-Huberman, *Phalènes, Essais sur l'apparition (Essay on apparition)\**, 2, Paris, Les Éditions de Minuit, 2013.

We might also think here of Henri Michaux's words in *Dessiner l'écoulement du temps (Drawing the passage of time)\** in *Passages* (1950):

« Instead of one vision to the exclusion of the others, I wanted to draw the moments that, end to end, make up life, to show the inner sentence, the sentence without words, a string that indefinitely winds its way along, and, in the intimate, accompanies everything that presents itself from the outside as well as the inside.

I wanted to draw the awareness of existence and the passage of time. Like feeling your pulse. Or, in a more limited way, what appears when, in the evening, the impressed film that has endured the day is replayed (shorter and muted) »\*.

2\_ V. Woolf, *Journal*, June, 23, 1929

3\_ On May 3, Vanessa had written a letter to Virginia from Cassis in which she reported the arrival of a gigantic moth banging on the window and the efforts of R. Fry and D. Grant to capture it. On May 8, Virginia replied: «By the way, your moth story fascinates me so much that I'm going to write something about it. I spent an hour thinking about you and moths after your letter. »\*

\* Our translation